

KATE GOLDEN

L'AUBE D'ONYX

LES PIERRES SACRÉES - 1

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sébastien Guillot

Flammarion >
Québec

Couverture : Jack Johnson et Katie Anderson,
d'après les photos de Marina Vorontsova et Cranach © iStock
Intérieur : Soft Office

Titre original : A DAWN OF ONYX
Publié avec l'accord de l'autrice, c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, USA.

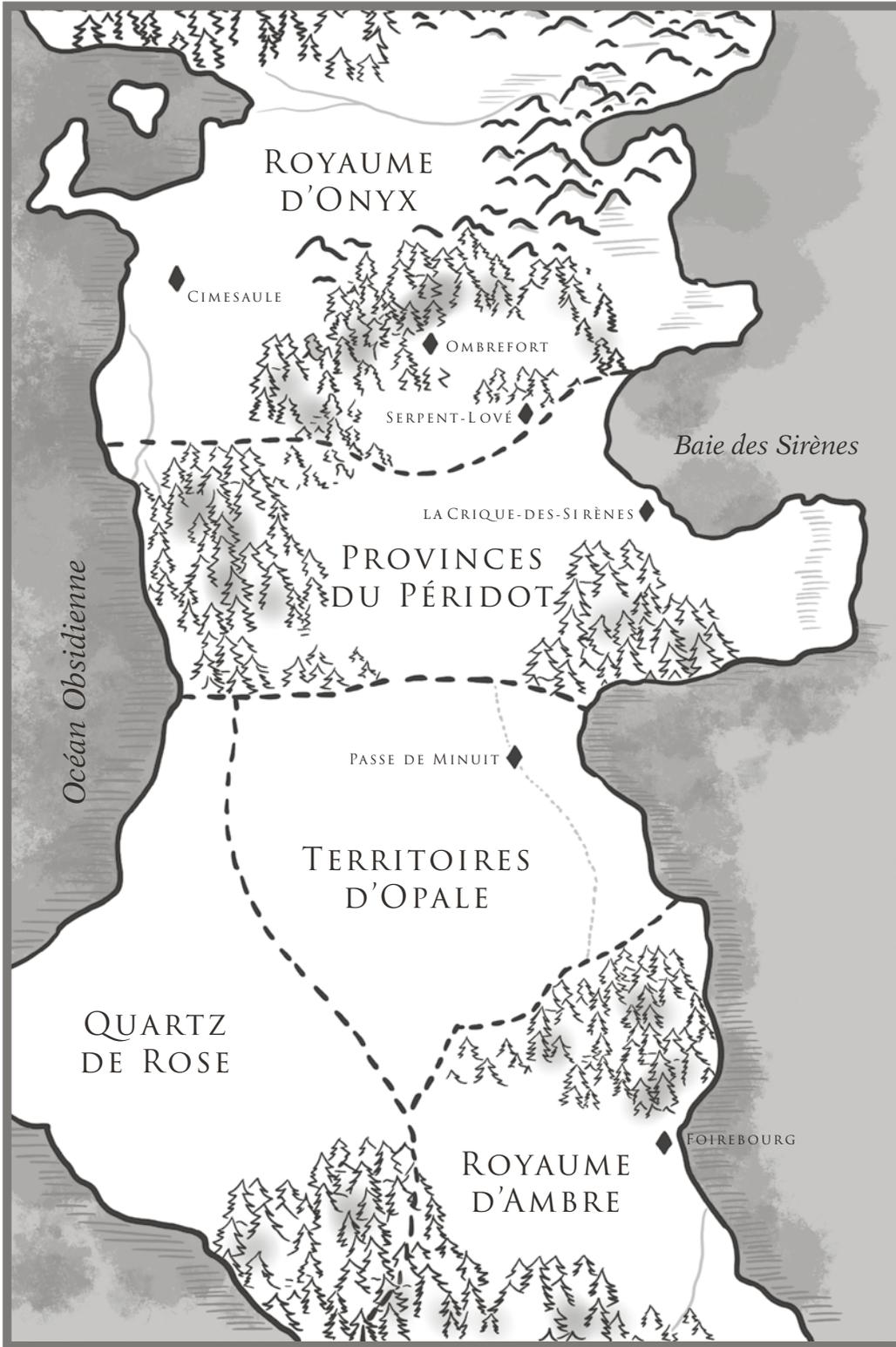
© Natalie Sellers, 2022 et, pour l'épilogue, 2023
© Éditions Denoël et Gallimard, 2024 pour la traduction française
© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2024 pour la présente édition

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-89811-228-7
ISBN (PDF) : 978-2-89811-229-4
ISBN (EPUB) : 978-2-89811-230-0

Dépôt légal : 4^e trimestre 2024

Imprimé au Canada
flammarionquebec.com

*Pour Jack,
Merci d'être le personnage masculin principal de ma vie.
Tu m'as appris à quoi ressemble le véritable amour.*



ROYAUME
D'ONYX

CIMESAULE

OMBREFORT

SERPENT-LOVÉ

Baie des Sirènes

LA CRIQUE-DES-SIRÈNES

PROVINCES
DU PÉRIDOT

Océan Obsidienne

PASSE DE MINUIT

TERRITOIRES
D'OPALE

QUARTZ
DE ROSE

FOIREBOURG

ROYAUME
D'AMBRE

V A L E C O M B E



ROYAUME
DE CITRINE

MONTAGNES
DE PERLE

ÎLES
DE JADE

TERRES
DÉSOLÉES

Mer Minérale

ROYAUME
DU GRENAT



Golfe des Salamandres



Reytre et Halden étaient probablement morts. Je n'aurais su dire ce qui me donnait le plus envie de vomir : le fait de m'avouer enfin cette vérité, ou mes poumons aussi douloureux que brûlants. Sur ce dernier point, il me fallait l'admettre, je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même – cette partie de ma course matinale était toujours la plus brutale –, mais en ce jour cela faisait un an que les lettres avaient cessé d'arriver et, même si je m'étais juré de ne pas envisager le pire avant d'avoir une bonne raison de m'y résoudre, ce silence épistolaire était difficilement contestable.

Un battement de cœur affligé a résonné dans ma poitrine.

Tentant de glisser ces pensées désagréables sous le parquet de mon esprit, je me suis concentrée sur mon objectif : tenir jusqu'à l'orée de la clairière sans rendre mon dernier repas. Au rythme régulier de mes jambes, j'effectuais un mouvement de balancier avec mes coudes – ma tresse venait fouetter mon dos dans un tambourinement cadencé. Encore quelques mètres et...

Atteignant enfin l'étendue d'herbe fraîche, j'ai fait halte tant bien que mal. Les mains sur les genoux, j'ai pris une longue inspiration. Il émanait des lieux les senteurs habituelles du Royaume d'Ambre : la rosée matinale, le feu de bois d'un foyer tout proche et les puissantes notes terreuses de feuilles en lente décomposition.

Sauf qu'inspirer à fond n'empêchait pas ma vision de se brouiller ; je me suis effondrée en arrière, savourant le bruit des feuilles qui craquaient sous mon poids. La clairière en était jonchée – les ultimes vestiges de l'hiver.

Dix-huit mois plus tôt, la veille du jour où tous les hommes de notre ville avaient été enrôlés pour défendre notre royaume, ma famille s'était réunie sur le monticule herbeux qui s'élevait juste derrière chez nous. Nous avions regardé les teintes rosées du coucher de soleil s'estomper peu à peu derrière Foirebourg, tous ensemble, une dernière fois. Après quoi Halden et moi-même nous étions éclipsés pour venir dans cette même clairière, et faire comme s'il n'allait pas partir en compagnie de mon frère Reytre.

Comme s'ils allaient revenir un jour.

En ville, les cloches de la place se sont mises à carillonner : un bruit lointain, mais suffisamment net pour m'arracher à ce souvenir mélancolique. Je me suis lentement redressée, mes cheveux emmêlés à présent parsemés de feuilles et de brindilles. J'allais être en retard. Encore une fois.

Foutues Pierres.

Ou plutôt : merde ! Je me suis relevée en grimaçant. Je m'efforçais de moins blasphémer sur les neuf Gemmes sacrées qui représentaient l'essence même du continent. Ça ne me dérangeait guère de jurer sur la divinité créatrice de Valecombe, mais je détestais cette habitude liée au fait que j'avais grandi en Ambre, le royaume qui vénérât les Pierres le plus pieusement.

J'ai retraversé la clairière au pas de course, pour ensuite emprunter le chemin qui passait derrière la maison et prendre la direction d'une ville qui commençait seulement à se réveiller. Alors que je parcourais en hâte des ruelles à peine assez larges pour permettre à deux personnes de se croiser, une pensée déprimante s'est insinuée dans mon esprit. *Foirebourg avait vraiment plus de charme, autrefois.*

Du moins dans mes souvenirs. Les rues pavées, jadis bien tenues, parsemées de musiciens et de marchands désœuvrés, étaient désormais jonchées d'ordures et laissées à l'abandon. Des bâtiments en

briques dépareillées, couverts de plantes grimpantes et que venaient réchauffer des lanternes vacillantes, avaient été réduits à l'état de ruines – désertés, brûlés ou détruits, sinon les trois. C'était comme regarder un trognon de pomme pourrir, s'étioler peu à peu jusqu'à ce qu'un jour il ait tout simplement disparu.

J'ai frissonné, et pas seulement à cause du temps qu'il faisait. Par chance, l'air frais avait quelque peu séché mon front humide; Nora n'appréciait guère les apprenties en sueur. Alors que je poussais la porte grinçante, un mélange d'éthanol et de menthe astringente a pris d'assaut mes narines. Mon odeur préférée.

« C'est toi, Arwen? m'a lancé Nora, sa voix résonnant d'un bout à l'autre du couloir de l'infirmierie. Tu es en retard. La gangrène de M. Dolle empire. Il risque de perdre son doigt.

— Perdre mon quoi?! » a alors braillé un homme dissimulé par un rideau – en réalité un drap de coton.

J'ai gratifié Nora d'un regard sombre avant de me glisser à l'intérieur de la salle de soins improvisée.

Foutues Pierres.

M. Dolle, un vieil homme chauve au front et aux lobes d'oreilles surdéveloppés, était allongé sur son lit, occupé à serrer sa main blessée comme s'il s'agissait d'un dessert volé que quelqu'un aurait cherché à lui prendre.

« Nora plaisante, évidemment, l'ai-je rassuré tout en tirant une chaise. Ne vous offusquez pas, son sens de l'humour est un effet secondaire de sa profession. Je vais faire en sorte que tous vos doigts restent attachés à votre main, promis. »

Avec un soupir sceptique, M. Dolle s'est résigné à me tendre ladite main; je me suis aussitôt mise à l'ouvrage, à savoir peler soigneusement les couches de peau pourrissante.

Mon pouvoir frétillait au bout de mes doigts, désireux de se rendre utile. Je n'étais pas sûre d'en avoir besoin ce jour-là; j'appréciais le travail soigné, et la gangrène faisait partie de notre train-train quotidien.

Mais jamais je ne me pardonnerais si je rompais la promesse que je venais de faire au grincheux M. Dolle.

Une de mes mains recouvrait l'autre, comme pour l'empêcher de voir à quel point sa blessure était horrible – j'étais devenue très douée pour trouver des moyens discrets de faire bénéficier mes patients de mes pouvoirs. M. Dolle a fermé les yeux, puis incliné la tête en arrière ; j'ai laissé un scintillement de pure lumière s'échapper de mes doigts, tel un citron dont j'aurais pressé le jus.

Sous mes yeux la chair en décomposition a commencé à se réchauffer, retrouvant les couleurs qui l'avaient désertée.

J'étais une bonne guérisseuse. J'avais la main sûre, j'étais insensible à la pression, et guère impressionnable – la vue des entrailles d'un blessé ne me mettait jamais dans tous mes états. Mais j'étais également capable de soigner quelqu'un par des moyens que personne ne pouvait enseigner. Mon pouvoir se présentait sous la forme d'une lumière palpitante, erratique, qui jaillissait de mes mains pour pénétrer à l'intérieur du corps de mes patients, et ensuite se répandre dans leurs veines et leurs vaisseaux. Je pouvais ressouder un os cassé, redonner de la couleur à un visage ravagé par la grippe ou suturer une plaie sans aiguille.

Mais ce n'était pas de la sorcellerie ordinaire. Personne ne maîtrisait la magie dans ma lignée, et même si tel avait été le cas, quand j'utilisais mes pouvoirs, il n'y avait ni sort à prononcer ni rafale de vent accompagnée d'électricité statique. Mon don suintait de mon corps, me vidant à chaque fois d'une bonne partie de mon énergie. Avec les bons grimoires et une supervision idoine, une sorcière pouvait pratiquer la magie presque indéfiniment. Mes propres capacités se tarissaient si je les sollicitais trop, ce qui en outre me laissait exténuée. Elles prenaient parfois des jours à redevenir pleinement opérationnelles.

La première fois que je m'étais épuisée sur un grand brûlé – ce n'était vraiment pas beau à voir –, je crus que mon don avait disparu pour de bon ; m'avait alors envahie un mélange inexplicable

de soulagement et d'horreur. Lorsqu'il avait fini par faire son retour, j'en avais éprouvé de la reconnaissance. Dans ma jeunesse, après tout, il m'avait servi à me soigner avant que le reste de ma famille ne remarque les coups que m'infligeait mon beau-père, ou mes membres brisés dans des angles bizarres. Et puis il me permettait d'aider ceux qui souffraient autour de moi, et de gagner correctement ma vie dans ces temps si difficiles.

«Voilà, monsieur Dolle, elle est comme neuve.»

Le vieil homme m'a gratifiée d'un large rictus édenté. «Merci.» Pour ensuite se pencher d'un air de conspirateur. «Je ne te pensais pas capable de la sauver.

— Un tel manque de foi... je trouve ça blessant», ai-je plaisanté.

Il est précautionneusement sorti de la pièce, et je l'ai suivi dans le couloir. Après son départ, Nora m'a regardée en secouant la tête.

«Quoi?»

— Trop guillerette, m'a-t-elle lancé – mais un sourire barrait son visage.

— Ça fait du bien d'avoir un patient qui n'est pas à l'article de la mort.» J'ai grimacé. En réalité, M. Dolle n'était pas de la première jeunesse – doux euphémisme.

Nora s'est bornée à renifler, avant de se reconcentrer sur la gaze qu'elle tenait dans ses mains. D'une démarche chaloupée, je suis retournée vers les lits pour m'employer à désinfecter quelques instruments chirurgicaux. Ça aurait dû m'enchanter, qu'on ait aussi peu de patients ce jour-là, mais le calme ambiant me tordait l'estomac.

Soigner m'évitait de penser à mon frère et à Halden. Ça m'aidait à apaiser la détresse que leur absence avivait dans mes tripes. Tout comme courir, guérir des gens avait un côté méditatif qui tranquillisait mon cerveau par trop bavard.

Le silence avait l'effet exactement inverse.

Je ne me serais jamais attendue à me réjouir d'un cas de gangrène mais, ces derniers temps, tout ce qui ne se soldait pas par la mort de quelqu'un prenait des airs de victoire. La plupart de nos patients

étaient des soldats – couverts de sang, meurtris, brisés par les combats – ou des voisins que je connaissais depuis toujours, victimes des parasites qui pullulaient dans le peu de nourriture sur laquelle ils parvenaient à mettre la main. Au moins était-ce là un meilleur sort que la famine. Les parasites, on pouvait les traiter à l’infirmerie. Une faim inextinguible, beaucoup moins.

Et au milieu de toute cette douleur, de toutes ces souffrances – les êtres chers disparus, les maisons détruites –, les raisons pour lesquelles le Royaume d’Onyx nous avait déclaré la guerre demeuraient un mystère. Notre roi, Gareth, n’était guère du bois dont on fait les légendes, et la contrée d’Ambre ne devait sa – modeste – renommée qu’à ses récoltes. Des royaumes comme le Grenat étaient bien pourvus en monnaie et en bijoux. Les Montagnes de Perle avaient pour elles leurs antiques parchemins et les érudits les plus recherchés du continent. Même les Territoires d’Opale, avec leurs distilleries et leurs terres vierges, ou les Provinces du Péridot, avec leurs criques scintillantes remplies de trésors cachés, m’auraient semblé de meilleurs endroits où entamer une lente progression vers la mainmise sur l’intégralité de Valecombe. Jusqu’à présent, pourtant, tous les autres avaient été épargnés, et Ambre l’isolée faisait de son mieux pour qu’il en reste ainsi.

N’empêche : aucun autre royaume ne se battait à nos côtés.

Onyx, pour sa part, regorgeait de richesses, de pierres précieuses et d’or. Aucune contrée sur le continent ne possédait davantage de terres, des villes aussi magnifiques – si je devais en croire ce que j’avais entendu dire, tout du moins – et une armée aussi puissante. Et cela ne leur suffisait pas. Le roi d’Onyx, Kane Hampefreux, était à la fois impérialiste et insatiable. Pire, il était d’une cruauté insensée. On retrouvait souvent nos généraux suspendus par les membres, parfois écorchés ou crucifiés. Hampefreux s’emparait de tout et de tous, jusqu’à ce que notre modeste royaume n’ait presque plus aucun moyen de se battre, pour ensuite nous infliger des souffrances par pur plaisir. Il nous entaillait les genoux, puis les coudes, puis les oreilles, uniquement pour s’amuser.

La seule option était de continuer à voir le bon côté des choses. Même s'il s'agissait d'un côté discret, doux euphémisme, qu'il fallait soudoyer, amadouer pour le convaincre de se montrer. C'était pour cela, avait affirmé Nora, qu'elle me gardait auprès d'elle. « Tu as un don pour ça, disait-elle, tu es d'un optimisme à toute épreuve et tes seins incitent les gars du coin à donner leur sang. »

Merci, Nora. Tu es un amour.

J'ai levé les yeux vers elle, tout en rangeant un panier rempli de bandages et d'onguents.

Nora n'était pas la plus chaleureuse des collègues, mais n'en demeurait pas moins l'une des amies les plus proches de ma mère, et, malgré des dehors irritables, elle s'était montrée suffisamment attentionnée pour me confier ce travail de sorte que je puisse prendre soin de notre famille après le départ de Reytre. Il lui arrivait même de s'occuper de ma sœur, Léah, quand Mère était trop malade pour l'emmener à l'école.

Le sourire que m'avait soutiré la gentillesse de Nora s'est estompé lorsque j'ai pensé à ma mère – ce matin-là, elle n'avait même pas été capable d'ouvrir les yeux. L'ironie de la chose ne m'avait pas échappé : alors que je travaillais comme guérisseuse, ma mère mourait lentement d'une maladie qu'aucun de nous ne parvenait à identifier.

Pire encore, et peut-être plus ironique : mes dons n'avaient jamais fonctionné sur elle. Même pour une simple coupure. Un autre signe que mes pouvoirs n'étaient pas ceux d'une sorcière ordinaire, mais quelque chose de bien plus étrange.

J'avais connu ma mère malade depuis que j'étais en âge de parler, mais son état s'était aggravé ces dernières années. Une seule chose lui faisait un tant soit peu du bien : les petits remèdes que Nora et moi-même préparions, à base de balisier blanc et de rhodanthe originaires d'Ambre, mélangés à de l'huile de ravensare et à du bois de santal. Mais le soulagement était temporaire, et ses douleurs empiraient de jour en jour.

J'ai secoué la tête pour me débarrasser des tensions qui m'avaient envahie.

À l'heure actuelle, je ne pouvais pas me concentrer là-dessus. La seule chose qui comptait, c'était de prendre soin, tant bien que mal, d'elle et de ma sœur, maintenant que Reytre était parti.

Sachant qu'il risquait fort de ne jamais revenir.



« Non, tu ne m'as pas bien entendue ! s'est exclamée Léah en jetant une bûche dans l'âtre pour empêcher le feu de s'éteindre complètement. Je n'ai pas dit qu'il était "mignon", j'ai dit qu'il était "malin". Genre intelligent, ou débrouillard. »

Me retenant de rire, j'ai sorti trois petits bols du placard. « Mouais, bien sûr. C'est juste qu'à mon avis tu as un léger coup de cœur, voilà tout. »

Léah a levé au ciel ses yeux bleu pâle tout en faisant le tour de notre minuscule cuisine, pour récupérer tasses et couverts. Notre maison était petite, branlante, mais je l'aimais de toute mon âme. Elle sentait le tabac de Reytre, la vanille qu'on utilisait pour les pâtisseries et les lys blancs. Il y avait des croquis de Léah accrochés à presque tous les murs. Chaque fois que je franchissais la porte d'entrée, un sourire se dessinait sur mes lèvres. Perchée sur une petite colline dominant presque tout Foirebourg, dotée de trois pièces confortables et bien isolées, c'était l'une des plus jolies maisons de notre village. Mon beau-père, Powell, l'avait construite pour ma mère et moi avant la naissance de mon frère et de ma sœur. La cuisine restait mon endroit préféré, la table en bois ayant été fabriquée un été par Powell et Reytre, lorsqu'on était tous enfants et Mère en meilleure santé.

Elles étaient étranges, ces réminiscences liées à l'ossature même de notre foyer – elles contrastaient tellement avec celles qui envahissaient ma tête, voire mon estomac, quand je me rappelais le visage

sévère et la mâchoire serrée de Powell. Les cicatrices qu'avait laissées sa ceinture le long de mon dos.

J'ai frémi.

Léah m'a arrachée à ces souvenirs enchevêtrés en se faufilant à côté de moi afin de me tendre une poignée de racines et d'herbes pour le traitement de Mère.

«Tiens. Il ne nous reste plus de romarin.»

Une douce chaleur m'a envahie devant le spectacle de sa tête blonde – elle rayonnait, malgré toutes les souffrances qu'une guerre charriait dans son sillage. Elle était enjouée, drôle, audacieuse.

«Quoi?» m'a-t-elle demandé, les yeux plissés.

J'ai réprimé un sourire. «Rien.» Elle commençait tout juste à se considérer comme une adulte et ne tolérait plus d'être traitée comme une enfant. Les regards d'adoration que lui lançait sa grande sœur n'étaient à l'évidence plus autorisés. Elle aimait encore moins que je m'efforce de la protéger.

J'ai dégluti tant bien que mal, avant de jeter les herbes dans la marmite qui bouillonnait au-dessus de l'âtre.

Des rumeurs circulaient depuis peu dans les tavernes, les écoles et sur les marchés. Tous les hommes étaient partis à présent – Reytre et Halden avaient probablement donné leur vie – et nous continuions à perdre face au maléfique royaume du Nord.

Les femmes allaient devoir prendre le relais.

Le problème n'était pas qu'il nous soit impossible de faire les mêmes choses que les hommes. J'avais entendu dire que l'armée du Royaume d'Onyx regorgeait de femmes aussi fortes qu'impitoyables, qui combattaient aux côtés de soldats masculins. Mais moi, j'en étais tout simplement incapable. Incapable de prendre la vie de quiconque pour mon royaume, de me battre pour lui. La simple idée de quitter Foirebourg avait pour effet de hérissier les poils de ma nuque.

C'était Léah qui m'inquiétait. Elle était par trop intrépide.

Sa jeunesse lui faisait croire qu'elle était invincible, et sa soif d'attention la rendait bruyante, aventureuse – et si brave qu'elle en

devenait téméraire. Imaginer ses boucles dorées tressautant sur la ligne de front me tordait l'estomac.

Comme si cela ne suffisait pas, notre double départ au combat aurait pour conséquence de laisser Mère complètement seule. Trop vieille et trop fragile pour se battre, elle ne risquait guère d'être appelée sous les drapeaux, mais ça ne la rendrait pas pour autant capable de s'occuper d'elle-même. Une fois ses trois enfants loin de Foirebourg, elle ne tiendrait pas une semaine.

Comment, dès lors, étais-je censée protéger qui que ce soit ?

« Tu ne pourrais pas te tromper davantage à propos de Jace, m'a lancé Léah tout en pointant – avec une fausse assurance – une fourchette dans ma direction. Je n'ai jamais eu le moindre coup de cœur de toute ma vie. Et surtout pas pour lui.

— D'accord », ai-je répliqué, sans cesser de fouiller un placard en quête de carottes. Je me demandais si Léah avait fait exprès de me distraire – si elle voyait à quel point je m'inquiétais.

« Honnêtement, je me fiche de ce que tu penses. » Sitôt installée à la table, elle avait ramené ses jambes sous son corps. « Regarde tes propres goûts ! Tu es amoureuse de Halden Champbrun. » Elle m'a gratifiée d'une grimace de dégoût.

Mon pouls s'est accéléré à son nom – soudain me revenaient à l'esprit la date du jour et l'anxiété qui m'avait envahie le matin même. D'un signe de tête, j'ai repoussé l'accusation de Léah. « Je ne suis pas amoureuse de lui ! J'apprécie sa personne, voilà tout. En réalité, nous sommes simplement amis.

— Mouais, bien sûr », a-t-elle ironisé, moquant mes propres mots à propos d'elle et Jace.

J'ai mis à cuire les carottes dans une autre casserole en prévision du souper, à côté du traitement de Mère. Gérer plusieurs tâches en même temps était devenu l'un de mes points forts depuis le départ de Reytre. J'ai ouvert la fenêtre située au-dessus de l'âtre, histoire de laisser s'échapper à l'extérieur une partie de la chaleur produite par les deux casseroles. La fraîche brise du soir s'est ruée sur mon visage couvert de sueur.

« C'est quoi le problème avec Halden, au demeurant ? me suis-je enquis, ma curiosité piquée.

— Oh mais il n'y en a aucun, vraiment. Il était juste ennuyeux. Et maniaque. Et pas du tout ridicule.

— Arrête de dire "était", ai-je répliqué avec plus de mordant qu'escompté. Il va bien. Et Reytre aussi. »

Ce n'était pas un mensonge. Simplement cette propension à positiver, qui à l'occasion frisait le déni. Léah s'est levée pour mettre la table, récupérant les tasses dépareillées dans lesquelles on allait verser notre cidre.

« Et Halden, il est ridicule, intéressant... et maniaque, ai-je concédé. Je veux bien t'accorder ça. Il est du genre un peu tendu. »

Léah a souri, parfaitement consciente de m'avoir eue sur ce coup-là.

J'ai considéré ma sœur. Elle avait tellement grandi en si peu de temps que je ne savais plus très bien de quelles informations je la protégeais encore.

« D'accord, ai-je admis tout en remuant simultanément les deux casseroles. On se... fréquentait. »

Léah a haussé les sourcils de manière suggestive.

« Mais sincèrement, ce n'était pas de l'"amour" à proprement parler. Par les Pierres.

— Pourquoi ? Parce que tu savais qu'il allait devoir partir ? »

Tout en regardant les modestes flammes vaciller dans l'âtre, j'ai sérieusement réfléchi à sa question.

La première chose – un peu superficielle, certes – qui me venait à l'esprit quand j'entendais son prénom, c'étaient ses cheveux. Parfois, surtout au clair de lune, ses boucles blondes pâlissaient tellement qu'elles donnaient presque l'impression de luire. Il s'agissait d'ailleurs du premier truc qui m'avait attiré chez lui – c'était le seul garçon de notre ville à avoir les cheveux clairs. Ambre produisait essentiellement des bruns chocolat comme moi, ou des blonds foncés dans le genre de Léah et de Reytre.

J'avais craqué pour ces cheveux blond platine à l'âge résolu de sept ans. Reytre et lui étaient devenus inséparables à peu près à cette époque. Convaincue que j'allais l'épouser, je ne voyais aucun inconvénient à les accompagner dans toutes leurs aventures, à m'érafler les genoux en jouant avec eux. Halden avait un sourire qui me rassurait, un sourire que j'aurais suivi n'importe où. Je ne l'avais vu disparaître qu'à une seule occasion : quand la nouvelle de la conscription était parvenue à Foirebourg.

Cette fois-là, et le jour où il avait découvert mes cicatrices.

Mais si j'étais éprise de Halden depuis toute petite, pourquoi n'avais-je pas eu l'impression d'éprouver de l'amour lorsqu'il avait enfin vu en moi ce que moi je voyais en lui depuis si longtemps ?

Je n'avais pas de bonne réponse, en tout cas aucune susceptible de satisfaire une enfant de dix ans. Aurais-je refusé de l'aimer parce que je n'avais jamais vu l'amour bien tourner pour qui que ce soit, notamment notre mère ? Ou parce qu'il m'était arrivé de lui demander ce que lui inspirait l'expansion d'Onyx au-delà de ses terres déjà immenses, et que – pour une raison que je ne parvenais pas à cerner – ses réponses dédaigneuses me hérissaient le poil ? Peut-être que la raison était bien pire. Celle que j'espérais erronée mais que je craignais le plus étant que je n'étais pas capable d'éprouver un tel sentiment.

Personne ne méritait davantage mon amour que Halden. Et Mère, Reytre – ou même Powell : jamais ils n'auraient souhaité me voir fréquenter quelqu'un d'autre.

« Je n'en sais rien, Léah. »

Me reconcentrant sur la préparation du souper, j'ai entrepris de couper en silence des légumes. Comprenant que j'en avais terminé avec cet interrogatoire en règle, Léah s'est remise à sa tâche – à savoir mettre la table. Quand le traitement de Mère a eu fini de bouillir, je l'ai posé sur le plan de travail pour le laisser infuser. Une fois la concoction bien refroidie, j'en remplirais comme d'habitude une nouvelle fiole et rangerais celle-ci dans la pochette posée près du placard.

Peut-être que je pouvais y arriver – à prendre soin d’elles toute seule.

L’arôme appétissant des légumes mijotés, mêlé aux notes médicinales du traitement de Mère, flottait dans la maison. C’était une odeur familière. Agréable. Ambre était entourée de montagnes ; la vallée dans laquelle nous étions nichés connaissait donc toujours des matins glaciaux, des journées fraîches et des nuits froides. Les arbres perdaient leurs feuilles brunes tout au long de l’année. Le souper était perpétuellement composé de maïs, de courge, de citrouille et de carottes. Même les hivers les plus rudes n’apportaient que de la pluie et des branches dénudées, et l’été le plus chaud dont je me souvenais n’avait compté que deux arbres verts. Pour l’essentiel, c’étaient le marron et le vent qui régnaient ici à longueur d’année.

Et au bout de vingt desdites années, il y avait des jours où j’avais l’impression d’avoir mangé suffisamment de maïs et de courge pour toute une existence. J’essayais d’imaginer ma vie remplie d’autres saveurs, d’autres paysages, d’autres gens... Mais j’avais vu si peu de choses que mes fantasmes demeuraient flous, vagues – une constellation chaotique d’ouvrages lus et d’histoires entendues au fil des ans.

« Ça sent divinement bon, ici. »

J’ai aussitôt tourné sur moi-même, pour voir ma mère entrer en clopinant. Plutôt mal en point ce jour-là, elle avait attaché ses cheveux en une tresse humide qui dissimulait sa nuque. Elle n’avait que quarante ans, mais son corps maigre et ses joues cireuses la vieillissaient.

« Attends, laisse-moi t’aider », lui ai-je dit en m’approchant d’elle.

Léah s’est empressée d’abandonner la table – y laissant une bougie pas encore allumée – pour venir également lui prêter main-forte.

« Je vais bien, je vous assure. » Elle a accompagné ces mots d’un petit gloussement. Mais nous n’étions pas dupes. À ce stade, tout cela était devenu une danse bien chorégraphiée.

« Roses et épines ? » nous a-t-elle lancé une fois installée à table.

Ma douce mère qui, malgré la fatigue chronique, la douleur et la souffrance, s'intéressait toujours sincèrement à ce qu'on faisait de nos journées. Et dont l'amour des fleurs s'était fait une place dans notre routine du soir.

J'avais presque un an quand nous étions arrivées toutes les deux à Foirebourg. Je n'avais jamais connu mon père, mais Powell était prêt à l'épouser et à me considérer comme sa propre fille. Reytre était né moins d'un an plus tard, et Léah sept ans après. Dans une ville aussi traditionnelle que la nôtre, il était rare de croiser une mère de trois enfants, dont l'un n'avait pas le même géniteur que les autres. Mais jamais elle ne laissait des paroles désobligeantes obscurcir le rayon de soleil qu'elle s'obstinait à être chaque jour. Elle avait travaillé sans relâche sa vie durant pour nous garantir un toit, pour emplir nos ventres et nous donner quotidiennement davantage de rires et d'amour que n'en reçoivent la plupart des enfants dans toute une existence.

«Ma rose, ai-je commencé, c'est d'avoir sauvé le doigt de M. Dolle de l'amputation.» Léah a mimé un haut-le-cœur. J'ai préféré ne pas évoquer mon épine. Si elles ne s'en étaient pas encore rendu compte toutes seules, je n'allais pas être celle qui leur rappellerait qu'en un an notre frère ne nous avait pas écrit une seule lettre.

«La mienne, c'est quand Jace m'a dit que...

— Jace est le garçon que Léah trouve mignon», l'ai-je interrompue, avant d'adresser à ma mère un hochement de tête de conspiratrice. Elle y a répondu par un clin d'œil théâtral, ce qui nous a valu un regard courroucé de la part de Léah.

«Sa cousine est estafette dans l'armée – elle transmet les plans du roi Gareth directement à ses généraux, là où même les corbeaux ne peuvent pas aller, a expliqué Léah. Elle lui a dit qu'elle avait vu un homme avec des ailes dans la capitale d'Onyx.» Ses yeux bleu mer se sont écarquillés.

Je me suis tournée vers ma mère pour voir si elle trouvait cela aussi inepte que moi, mais elle s'est bornée à gratifier Léah d'un petit signe

de tête affable. J'ai essayé de faire de même. On se moquait bien assez d'elle comme ça.

« Comme c'est étrange. Est-ce que tu le crois ? » lui a demandé Mère, la tête pensivement posée sur la main.

Léah y a réfléchi pendant que je dégustais mon ragoût.

« Non, a-t-elle fini par lui répondre. Des Fae encore vivants, j'imagine que c'est possible, mais je pense que c'était plutôt un genre de sorcellerie. Pas vrai ?

— Certainement », ai-je admis, même si je n'étais pas dupe. Cela faisait des années que la race des Fae s'était complètement éteinte – pour peu qu'ils aient jamais existé. Mais je n'avais pas envie de faire éclater sa bulle imaginative.

Je lui ai souri. « Maintenant je comprends pourquoi tu es à ce point amoureuse de Jace. Dans le genre bien informé, il se pose là. »

Ma mère a réprimé un rictus. Au temps pour la pédale douce sur les moqueries. La force de l'habitude.

Sourcils froncés, Léah s'est lancée dans une tirade d'anthologie. En résumé : bien sûr que non, ce garçon ne lui inspirait absolument aucun sentiment d'ordre romantique. J'ai souri de toutes mes dents, ne connaissant que trop bien cette rengaine.

Des histoires comparables à celle de la cousine de Jace n'arrêtaient pas de circuler. Surtout en lien avec Cimesaule, la mystérieuse capitale d'Onyx. La veille de son départ, Halden m'avait dit qu'à en croire la rumeur, elle grouillait de toutes sortes de créatures monstrueuses : des dragons, des gobelins, des ogres – je voyais bien qu'il essayait de me flanquer la trouille, dans l'espoir que je me blottisse dans ses bras rassurants et le laisse me protéger des horreurs, quelles qu'elles soient, qui vivaient au-delà des frontières de notre royaume.

Sauf que cela ne m'avait pas du tout effrayée. Je savais comment ces histoires évoluaient. À force de réécritures et d'adaptations, des hommes se voyaient progressivement transformés en bêtes horribles, dotées de pouvoirs extraordinaires et capables d'infliger d'indicibles tourments. En réalité ce n'étaient que... des hommes. Malfaisants,

assoiffés de pouvoir, corrompus, débauchés, mais qui n'en restaient pas moins des hommes. Rien de plus, rien de moins, et nullement pires que celui qui avait vécu dans ma propre demeure. De son vivant, mon beau-père faisait preuve de plus de brutalité et de cruauté que n'importe quel monstre de conte de fées.

J'ignorais si ce fait aurait inspiré à Halden plus ou moins de peur le jour où Reytre et lui avaient été envoyés guerroyer. À titre personnel, cette pensée ne m'aiderait nullement si Léah et moi étions forcées de prendre à notre tour part aux combats.

En vérité, notre roi Gareth faisait de son mieux, mais Onyx disposait d'une armée bien supérieure, d'armes plus efficaces, d'alliés plus puissants et, à n'en pas douter, d'innombrables avantages supplémentaires dont j'ignorais tout. Onyx ne gagnait pas cette guerre grâce à quelque mal indicible qui aurait hanté la nuit.

Le soupir de ma mère m'a tirée du domaine des malfaisantes créatures ailées pour me ramener à la chaleur de notre cuisine en bois. Les dernières lueurs du jour désertaient peu à peu la pièce, laissant les flammes dansantes de l'âtre plonger dans l'ombre son visage blafard.

«Ma rose à moi, c'est ce ragoût, et mes deux magnifiques filles assises devant moi. Mon Arwen si gentille, si responsable.» Elle s'est tournée vers Léah. «Ma Léah si audacieuse, si courageuse.»

De la glace s'est mise à parcourir mes veines. Je savais ce qui allait suivre.

«Et mon épine, c'est mon fils – qui me manque tellement, tellement fort. Mais ça fait un an que nous n'avons pas eu de nouvelles de lui. Je pense...» Un soupir, encore. «Je pense qu'il est temps pour nous d'accepter qu'il...»

— Va bien, l'ai-je interrompue. Reytre va bien. Je n'imagine même pas à quel point ça doit être difficile d'envoyer une lettre dans de telles circonstances.

— Arwen...», a commencé ma mère d'une voix chaude et réconfortante dont la douceur me donnait la chair de poule.

Je me suis empressée de lui couper la parole : «Tu t'imagines,

toi, essayer de faire parvenir une lettre à une petite ville comme la nôtre depuis une jungle? Ou, ou... une forêt? Depuis la pleine mer? Qui sait où il se trouve?» Mon timbre s'était teinté d'une touche d'hystérie.

«Moi aussi ça me rend très triste, Arwen.» La petite voix de Léah était encore plus difficile à supporter. «Mais peut-être que Mère a raison.

— C'est sain d'en parler, a ajouté Mère en prenant ma main dans la sienne. De nous rappeler à quel point il nous manque. Ça va être tellement difficile de continuer sans lui.»

Je me suis mordu la lèvre; leurs visages sérieux me fendaient le cœur. Je savais qu'elles avaient raison. Mais le dire à voix haute...

Aussi apaisant que soit son contact, j'ai retiré ma main et me suis tournée vers la fenêtre, les yeux fermés pour profiter pleinement de la brise fraîche du soir qui me caressait le visage.

L'air du crépuscule a empli mes poumons.

Je ne pouvais pas être celle qui leur rendait la situation plus difficile encore.

Refermant mes doigts sur mon bol pour les empêcher de trembler, j'ai fait volte-face afin d'embrasser du regard la seule famille qui me restait.

«Vous avez raison. Il est peu probable qu'il soit...»

La porte d'entrée venait de claquer violemment – un bruit si assourdissant que j'en ai lâché mon bol, qui est allé se briser par terre. Une matière orange vif a giclé partout, comme du sang frais. Je me suis retournée, pour voir la bouche de ma mère béer: elle aussi était sous le choc. Devant nous, la respiration lourde, le visage ensanglanté, appuyé contre le cadre de la porte pour soutenir un bras bien mal en point, se trouvait mon frère Reytre.